

# LA CULTURE A L'HEURE D'ARGENTEUIL

Michelle LOI

Eminente sinologue, tout particulièrement attachée à faire connaître en Occident la haute figure et la littérature combattante du poète et écrivain révolutionnaire chinois Lu-Xun (Lou Sin), Michelle Loi a elle-même rejeté le révisionnisme moderne depuis plusieurs années. Ses articles, dans différentes revues, ont été et restent fort appréciés. « **Proletariat** » est honoré de pouvoir offrir à ses lecteurs, plus particulièrement les artistes et les intellectuels, le texte ci-après, d'une brillante actualité, où Michelle Loi criblé de flèches ô combien opportunes l'ouvrage récent (« La culture au présent ») de Roland Leroy, membre du Bureau politique du P.-C.-F. et responsable des intellectuels révisionnistes.

G.L.

*La Culture au présent*, publiée récemment par le responsable aux questions des intellectuels du P.C.F., se situe sans équivoque et d'emblée dans la ligne du Comité d'Argenteuil des 11, 12 et 13 mars 1966, laquelle peut être résumée sous sa forme d'aujourd'hui en deux points très clairs reliés entre eux d'un rapport aussi clair :

— les travailleurs sont écartés de « la » culture,

— les intellectuels sont privés de « la » « liberté » de « création » du fait du même système politique réactionnaire qui prive tout le monde du « pouvoir émancipateur de la science » comme des progrès de « la culture qui se fait ». En quoi le recueil de morceaux qui nous est proposé ne doit pas être lu comme une somme de recherches théoriques mais tel un catalogue d'arguments utiles à la propagande électorale. Ce qui n'est pas moins intéressant dans la mesure où toute la ligne politique et culturelle du P.C.F. s'y expose, et s'y étale même, avec une certaine candeur.

— o —

Disons d'abord que pour déchiffrer cette ligne, il faut s'armer du courage de surmonter la lassitude inévitable qu'engendre le vocabulaire traditionnel de ce genre de littérature, clichés stéréotypés de l'auto-encensement que tout le monde reconnaît. Qu'il soit donc entendu une fois pour toutes que le programme du Parti « précise, enrichit, réalise », qu'il marque des étapes « importantes, décisives, essentielles, fondamentales », remporte des résultats « significatifs, sans précédents, éloquentes » ou des victoires « incomparables » à moins qu'elles ne soient « immenses ». Tout cela est bien normal puisqu'il est lui-même « novateur, réaliste, efficace, audacieux » et j'en passe. Nous laisserons donc de côté toute la bourre des adjectifs et des citations, vice inhérent au genre, tout en remarquant pourtant qu'il ne fait que s'alourdir avec le temps, à moins que ce ne soit une question de pays. Mao, en 42, se plaignait des « phonographes » du Parti, tout juste bons à ronronner les mêmes antennes émaillées des grandes citations classiques, sans aucune attention

pour l'interlocuteur, qui n'est d'ailleurs pas conçu comme un interlocuteur mais seulement comme le peuple à enseigner. Nous avons aujourd'hui en France, parce que la technique fait des progrès, des magnétophones d'excellente qualité, éloquentes, têtus, inusables. Même si vous arrivez à les arrêter un moment, le déroulement de leur invincible argumentation n'est pas bloqué pour autant et reprend juste où il en était. C'est la loi de leur « dialogue » : on n'y peut rien changer. Vain aussi, sans aucun doute, le reproche de mêler le pathos à la théorie, puisqu'il explique après tout aussi bien, sinon mieux. Ainsi la « culture vivante de Saint-Denis » (« parce que les rois y sont enterrés » et que « *La semaine sainte* d'Aragon y commence »), on voit tout de suite ce que c'est, tout comme l'admirable conclusion de Garaudy au Comité d'Argenteuil, toute poétique qu'elle était, faisait porter très loin son envolée politique (Que les *Yeux et la mémoire* d'Aragon « lui servent de boussole » et (citation) : « Qu'importe les retours, les doutes, les attentes.../... Il est mon Parti lumineux »). Il faut, d'un même point de vue, reconnaître à l'auteur de *La Culture au présent* un art certain des conclusions : nobles phrases, belles vagues balancées, dont l'élan, calculé pour s'amplifier par les vastes salles et rebondir sur les publics enthousiastes, finit toujours par gerber sa clause grandiose en quelques « nécessités nationales et humaines » si émouvantes que rien qu'à les lire on entend crépiter les applaudissements, on a envie d'entonner *la Marseillaise*. Et que les orateurs, tous les orateurs des autres partis, agissent de même, ce n'est pas, je pense, une excuse. C'est seulement une preuve de plus de ce que je dis : qu'il ne s'agit pas de théorie, de pensées politiques sérieuses mais seulement de propagande.

Tout cela pourrait être assez innocent et ne vaudrait guère la peine qu'on en parle (sauf à se demander pourquoi on prend la peine d'imprimer et de diffuser de tels morceaux oratoires) si l'idéologie véhiculée n'usait pour atteindre son but de procédés beaucoup moins innocents parce que beaucoup plus dissimulés. On en pourrait dresser un inventaire assez riche, mais je me contenterai de

donner seulement les plus courants, qui tournent tous autour du goût supposé du public pour le juste milieu, pour la liberté de choix dans l'alternative. Sacrifiant à l'illusion vulgaire que le centre c'est l'équilibre et le bon sens, l'auteur de *La Culture au présent*, fait souligné par *l'Humanité* du 16 décembre 1972, insiste sur ce point que « les conclusions du Comité central ont fait leurs preuves » à la fois contre « la surpolitisation de la culture » et contre sa « neutralité ». Dans une fausse symétrie qui semble balancer dialectiquement les contraires, l'auteur juxtapose très souvent deux énoncés absolument incompatibles, le premier de principe rapide et souvent réduit à une grande citation des classiques du marxisme, pour se dédouaner des accusations possibles que peut provoquer le second, ce dernier longuement développé dans tout ce qu'il présente de bon sens et d'avantages : « Nous savons... Nous avons conscience... Nous ne sombrons donc pas (*donc* souligné par moi) dans... (ici la faute que peut prouver ce qui suit) *mais...* » (ici le développement des théories propres à la faute : éclectisme, abandon des positions de classe, refus de dialogue, etc.). La seconde partie est toujours la plus concrète et la plus vivement soutenue puisqu'elle se dit la pratique illustrant le principe. Le *donc*, en faisant tout pour masquer la rupture entre l'une et l'autre, recourt à divers barbouillages. Une fausse alternative peut présenter ainsi la position du P.C.F. en opposition à celle d'un adversaire innommé, innommable, dont l'idéologie tient du délire et contre lequel on est bien obligé de donner raison au P.C.F. : « Nous combattons l'idée (p. 190) que l'art pourrait suppléer les transformations sociales indispensables pour libérer l'homme de maux qui sont en réalité dans la société capitaliste... » Une autre variante consiste à prendre pour soi la position connue d'un adversaire et précisément le point où le P.C.F. tombe sous sa critique, en rappelant la vérité d'un principe marxiste (que toute littérature a un caractère de classe par exemple) ou le bien-fondé d'une analyse du présent (qu'il est bien vrai que « la lutte idéologique soit aujourd'hui décisive » [p. 17] ou que « l'idéologie bourgeoise d'aujourd'hui est contrainte de

défendre le capitalisme en avançant masquée des masques les plus divers ») (eh oui !), mais en feignant de croire que c'est justement de cela que le Parti est pénétré et qu'il faut lutter contre ceux qui s'opposent à lui sur ce point, parce qu'ils défendent, eux, une position absurde (l'idée que « l'idéologie est le lieu où prennent naissance les luttes de classes »). Comment ne serait-on pas d'accord ? Il faudrait, pour ne pas l'être, prendre conscience de la fraude qui bouleverse les données mêmes de l'hypothèse en rejetant d'avance sur l'adversaire — qui ne pourra protester parce qu'il n'est pas désigné mais que le peuple des bons militants reconnaîtra à la continuité des caricatures et des slogans qui déforment son visage et son action — l'erreur dont soi-même on est accusé par lui, non sans raison, et qu'on fait passer pour la rectification d'une position insensée. Ainsi encore la spécificité de l'art et celle de la politique sont fermement affirmées. Cela est juste. Qu'en conviendrait ? Mais à lire Roland Leroy, il semble que justement les Chinois, justement les « maoïstes »... Roland Leroy n'a manifestement pas lu Mao, sinon dans une traduction du russe. C'est dommage. Plus grand dommage encore qu'il fasse comme s'il parlait en connaissance de cause. Encore plus grand dommage que les conditions continuent à être réalisées pour que son public lui accorde crédit sur des points où sa compétence fait si grand défaut. Mais en voilà assez, je pense, sur la question des procédés. La pensée de Roland Leroy, débarrassée de sa ruse et de sa gangue, reste suffisamment épaisse pour qu'on puisse l'apprécier en elle-même et l'analyser sérieusement. A quoi j'invite les lecteurs de *La Culture au présent*.

— o —

Qu'est-ce que c'est que « la » culture ? Qu'est-ce que c'est que la « liberté » de « création » ? Qu'est-ce que c'est la « pouvoir d'émancipation de la science » ? Qu'est-ce que c'est que la « culture au présent » ? C'est le programme du P.C.F. Mais encore ? Le pouvoir d'émancipation de la science existe-t-en soi sans considération de classes

On nous dira bien (page 69), mais dans un autre contexte moins gênant, que « en réalité, dans les pays capitalistes, le progrès technique est utilisé par la classe dominante comme moyen d'enrichir encore les monopoles, la modernisation de la production aggrave les conditions de travail et accroît le nombre des chômeurs », que « le choix des découvertes... se fait en fonction des profits ». Bien ! alors pourquoi, dans ce cas, parler du processus productif qui « unifie et socialise » ? pourquoi insister d'abord et surtout sur les conditions (réalisées !) « d'une élévation massive des consciences à la théorie générale de la nature et de la société » comme si nous étions déjà dans une société socialiste que le « capitalisme monopoliste » ne ferait que fausser pour un temps, sans aucune contradiction fondamentale, des contradictions de classes ? L'idée qui se trahit ici est si profondément ancrée que nous constatons sans trop de surprise (p. 13) que « l'action du Parti est fondée sur le matérialisme historique et sur le socialisme scientifique ». Où est passé le matérialisme dialectique et par quoi est-il remplacé ? Qu'est-ce que c'est que ce « socialisme scientifique » ? c'est celui, apparemment, où le pouvoir d'émancipation de la science (pouvoir naturel et spontané ?) conduit à « l'unification » socialiste. Et cela ne serait pas un de ces « réformismes », de ces « pseudo-marxismes » qui font « converger le système socialiste et le système capitaliste » très judicieusement dénoncé par Marchais page 11 ? Non ! Rassurons-nous. Il s'agit bien (p. 16) d'une « révolution » : la « révolution scientifique et technique ». Et si ce n'était pas suffisant, nous apprenons, page 24, que l'accusation d'économisme aveugle est sans fondement : c'est « un thème privilégié de l'anti-marxisme » ! Entendez que ceux qui « nous » accusent d'économisme aveugle luttent contre le marxisme incarné par nous. Or cette accusation « dominait déjà à Argenteuil », portée par les partisans d'un marxisme, « théorie des idéologies comme pures illusions ». Inutile à partir de là d'essayer de suivre la logique du raisonnement : il est irrémédiablement brouillé par une de ces fausses symétries qui semblent renvoyer dos à dos

deux catégories d'adversaires stupides, les économistes et les autres, alors qu'en fait ce sont bien les mêmes qui sont attaqués deux fois, ceux que le P.C.F. accuse de « mettre la politique partout ».

Il n'est certes pas difficile de faire condamner ces sortes d'imbéciles-là quand on aura dit catégoriquement qu'ils veulent « limiter le rôle joué par une œuvre d'art dans la société à son contenu politique *explicite* ou à l'effet politique *immédiat* qu'on lui *découvre* » (c'est moi qui souligne) les surcharges destinées à déformer, pour la rendre irrecevable, l'idée claire à tout marxiste que l'œuvre d'art *joue obligatoirement* un rôle *dans une société* de classes par son contenu politique *explicite ou camouflé, conscient ou inconscient*, par son effet politique *immédiat ou différé*, qu'il faut savoir lire et prévoir (pas *découvrir* ou inventer) quand on est marxiste et donc décidé à agir sur le monde pour le transformer. Après cela, vous croirez avoir mal lu quand vous aurez lu et relu que ces imbéciles de gauchistes, les mêmes, « reviennent au matérialisme pré dialectique » en niant l'action en retour des superstructures sur les structures. Il faudrait pourtant choisir ! Ou les « surpolitisés » pêchent par surestimation du rôle de la superstructure sur les structures ou c'est l'inverse, mais le défaut de dialectique en l'occurrence qui s'en rend coupable ?

Les mêmes sots, capables de tout pour secourir la réaction, « refusent le concept de création ou d'invention ». Qui a jamais dit cela ? On comprend bien que Roland Leroy vise à rassurer les écrivains et les artistes dont l'individualisme petit-bourgeois ou grand-bourgeois s'effraie de ce que pourrait être sur leur œuvre l'effet éventuel d'une dictature du prolétariat. Mais comme on ne sait jamais exactement contre qui Roland Leroy se donne raison, il peut le faire tout à son aise. Il attaque donc, sans attaquer, les partisans de la « réaction culturelle » et tout le monde comprend le clin d'œil de connivence. Il dit « depuis 1966 » et la lumière jaillit. On aurait tort de croire qu'il s'agit seulement d'échappatoires d'un homme empêtré par les critiques qui se contente de prêter à de certains adversaires des conceptions opposées aux siennes alors

qu'au fond ils seraient tous d'accord sur l'essentiel. Il n'en est rien. Si Mao insiste tant sur la part de « création » irremplaçable dans l'art, c'est qu'il rejette le formalisme et le formulisme des modèles anciens ou étrangers, l'autorité des académiciens sur la créativité populaire. Les Cent fleurs, c'est cette liberté-là : elle ne saurait aller en aucun cas jusqu'à la production des « fleurs vénéneuses », celles qui produites par l'ennemi de classe vise à reproduire les structures d'oppression de l'ancienne classe.

C'est que la « liberté » en Chine, où règne la dictature du prolétariat, a toujours un contenu. Il y a des « libertés » qu'il faut détruire, comme ces trois-là contre lesquelles dans les campagnes s'est déchaînée la révolution culturelle, la liberté d'usure, par exemple, la liberté de louage du travail humain, la liberté de rétablir des formes de capitalisme et d'oppression de classe. He Jingzhi, l'auteur de *La Fille aux cheveux blancs* et l'un des poètes les plus connus de la Chine actuelle, explique comment il ne se sent pas contraint dans sa liberté la plus profonde lorsque, poète marxiste au service du peuple, il écrit pour répondre en marxiste aux besoins de ce peuple. La liberté de création, que Roland Leroy promet aux intellectuels, est assurément d'un autre ordre. Comme le dit l'*Humanité* du 16 décembre 1972, il s'agit surtout d'illustrer « au temps présent » une histoire de notre Parti « qui a été jalonnée de grands noms d'intellectuels français... ». Il s'agit bel et bien de provoquer, encore aujourd'hui où elle est plus que jamais nécessaire, leur « adhésion lucide et généreuse ». Et pour décorer, en somme, les salons du Parti de leurs potiches qui se voient de loin, il y a le « libéralisme » du programme d'Argenteuil : « Toute tentative d'aborder ce qui est le fait d'une œuvre d'art par d'autres moyens qu'artistiques (?) se heurte toujours à des limites. S'avancer dans ces questions avec les gros sabots de la documentation et de l'intelligence seule, etc. (*Débats sur les problèmes idéologiques et culturels. Comité central du Parti communiste français d'Argenteuil. Cahiers du communisme*, 1966 5/6, p. 61) ». Enlevons donc nos « gros sabots » et laissons l'Artiste concocter en paix la « Créa-

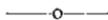
tion » on ne peut plus libre de « l'Humanisme véritable ». A un écrivain qui lui prétendait que Gide était « un homme fidèle à son art » et que « les hommes fidèles à leur art ne peuvent être des parasites de la bourgeoisie », Luxun, le « buffle » du prolétariat, Luxun qui n'oubliait jamais le point de vue de classe, avait répondu rudement : il n'y a pas un unique modèle d'écrivains « fidèles à leur art ». Tout artiste possède un soi, qui est un élément de classe, est fidèle à une classe, laquelle peut être la bourgeoisie et peut être le prolétariat. Mais un art qui se prétendrait indépendant de cette sujétion, ça n'existe pas ! Seulement voilà, Luxun était un « surpolitisé », nous le savons bien et le programme d'Argenteuil, sans renier, bien entendu, les principes marxistes mêmes sur lesquels s'appuie Luxun (en 34), mène une pratique politique « éclectique » et libérale qui ne saurait présenter de pareilles exigences seulement, propres à décourager « les adhésions lucides et généreuses ». En fait, des exigences à l'égard des « créateurs », le P.C.F. n'en a pas, dans la mesure où son premier souci est de se conserver un certain matériau décoratif de grands noms et d'intellectuels brillants, dont on puisse de temps en temps louer la fidélité... à condition qu'ils se contentent de « créer » et justement de ne pas se mêler d'avoir des pensées politiques, de céder à la lubie étrange de rivaliser en ce domaine avec les spécialistes du Parti.

— 0 —

*La Culture au présent* se réfère presque tout de suite à « l'humanisme marxiste » dont la ligne l'emporta à Argenteuil contre « l'anti-humanisme théorique » que voyait Louis Althusser dans le marxisme. Après avoir donné de « l'humanisme marxiste » une définition dont il faut reconnaître que Louis Althusser ne la refuserait pas, une définition dont l'exactitude lui doit beaucoup en ce qu'on l'y distingue enfin de « l'humanisme abstrait dont le contenu serait donné par on ne sait quelle nature humaine éternelle » (25), comment ne pas s'étonner qu'on retrouve ensuite, reproduit dans les mêmes termes, le contresens invraisemblable que reprenent

les participants d'Argenteuil d'un bout à l'autre à une ou deux exceptions près ? Par quelle incroyable mauvaise foi ou quelle stupidité entretenue peut-on depuis lors transformer le « humain, pas assez humain » d'Althusser en un « humain, trop humain » de « théoricien sans entrailles » ? L'auteur, il est vrai, « use d'un style malheureusement peu abordable pour le profane » (Argenteuil, p. 104) mais comment dans ce cas tous ces éminents participants sont-ils si sûrs d'avoir bien compris ? Michel Simon, qui fut ces jours-là un des rares à tenter de mettre les choses au point en proposant, comme traduction à la formule volontairement, pédagogiquement choquante d'Althusser, « le marxisme n'est pas une anthropologie spéculative », eut encore cet autre grand mérite de dire pourquoi la bataille fait rage autour de la formule, c'est « du fait des échos inévitables qu'éveille toute attaque contre l'humanisme, surtout compte tenu des positions des communistes chinois » (Argenteuil, p. 123). Le premier aveu est développé par Suret-Canaïe un peu plus loin (p. 249) : Althusser ne met pas en question l'humanisme au sens moral, mais « A proclamer l'anti-humanisme théorique de Marx, nous risquons de ne pas nous faire comprendre, surtout lorsque toute une propagande nous adresse le reproche majeur d'avoir oublié l'homme... » Il ne faut pas chercher pourquoi le contresens se perpétue dans *La Culture au présent* : ce sont les raisons qui n'ont pas changé. Lorsqu'on sait qui on veut rallier, on sait aussi ce qu'il faut dire et les rigueurs qu'il faut ne pas avoir. C'est aussi plus facile de l'emporter sur une position réinventée de l'adversaire plutôt que de consentir à comprendre ce qu'il a voulu dire et qui mènerait bien trop loin. C'est pourquoi si Michel Simon disait (p. 125) « que la bourgeoisie masquait le caractère de classe de la révolution qu'elle préparait en la dirigeant au nom de l'Homme, du Citoyen, de la Raison et du Droit » reconnaissant « la présence implicite de cette idéologie chez nous », Roland Leroy préfère régler l'affaire autrement : « Nier l'humanisme marxiste, c'est céder à la crise de l'humanisme bourgeois... Nier l'humanisme marxiste, c'est nier le rôle historique de la classe

ouvrière... » De qui se moque-t-on ? A vrai dire, à relire aujourd'hui les débats du comité d'Argenteuil, on est frappé par l'évidence que dans la querelle qui oppose les camarades philosophes sur la question fondamentale de l'humanisme marxiste, Althusser se bat presque tout seul contre un révisionnisme installé qui cherche seulement à s'ajuster des oripeaux décents. Les jeux sont faits dès la première heure entre Roger Garaudy et Louis Althusser, non, pardon, entre « Roger » et Althusser-et-son-équipe (variante : Althusser-et-ses-amis, Althusser-et-d'autres). C'est que « Roger » est membre du Bureau politique, et le Bureau politique est sur la ligne de Roger, éclectique et œcuménique. Et puis, comme le suggère la remarque de Michel Simon, cette ligne-là n'est pas celle des Chinois — comme par hasard ! —, elle a donc des références pour être bonne. Il est amusant, en effet, en tout cas satisfaisant pour l'esprit que l'attaque contre l'anti-humanisme marxiste dans *La Culture au présent* (on escamote « théorique » pour les besoins de la cause) soit immédiatement suivie, sans transition exprimée, simplement en passant de la page 25 à la page 26, d'une caricature de la Révolution culturelle chinoise dont les thèmes reprennent eux aussi ceux du Comité d'Argenteuil, considérablement enrichis depuis six ans par les spécialistes sinophobes de France et de Navarre, et de Navarre plus que de France.



L'auteur de *La Culture au présent* multiplie les attaques sournoises contre la Chine, de cette façon que j'ai dite, allusive et méprisante (méprisable). Mais la haine éclate plusieurs fois avec franchise tant il est vrai que la ligne chinoise est justement l'opposée de celle qui s'étale ici et, par conséquent, parfaitement insupportable. La Chine socialiste — d'un socialisme nié encore juste hier mais que Marchais a bien voulu restituer il n'y a pas longtemps (on ne se demande pas pourquoi), la Chine rouge d'après la Révolution culturelle hante les rêves de Roland Leroy. Ce qu'il y a d'ennuyeux pour lui, c'est que le P.C.F. est marxiste. Le P.C.C. aussi, d'où des rencontres de principes autour de Marx,

d'Engels ou de Lénine, qui comblent le lecteur d'une joie particulière. On se dit, le cœur plein d'émerveillement, que justement si Roland Leroy avait le bonheur de connaître la Chine, s'il acceptait seulement de s'informer sur elle, il ne pourrait pas ne pas trouver quelques ressemblances entre la théorie marxiste et la pratique chinoise. En fait, il en parle même très bien parfois, sans savoir. C'est à elle qu'il fait penser quand il rappelle (p. 49) comment Langevin concevait l'enseignement de demain, c'est à elle qu'il fait penser quand il cite Cogniot d'après Marx (p. 47). Si le comité fédéral du Vaucluse du P.C.F. affirme que « les travailleurs ne revendiquent pas un monde sans livres et sans références » (p. 99), ils devraient prendre garde, les malheureux, que les voilà sur la ligne « rouge » de la Révolution culturelle contre les efforts « noirs » de Liou Shaoqi qui refusait à la classe laborieuse le droit d'avoir un cerveau qui fonctionne pour la théorie, le droit de créer soi-même sa littérature, son art et sa philosophie. Roland Leroy n'en sait rien. Il ne parle bien de la Chine, d'ailleurs, que lorsqu'il ne sait pas qu'il en parle. Dès qu'il s'y essaie, on retrouve dans sa bouche exactement tous les slogans anti-chinois et sans nuance aucune auxquels les dirigeants du P.C.F. sont encore les seuls à faire semblant de croire : l'opposition à la politique de coexistence pacifique, la politique de division des courants révolutionnaires, la prétention d'imposer le modèle chinois au monde entier, le nivellement des salaires à Pékin (?) (pour épouvanter les ingénieurs et les techniciens auxquels s'adressent les pages 144 et suivantes ?). Parfois aussi, pour un lecteur averti des réalités chinoises, les rêves les plus audacieux du programme, ceux qui caressent les réalisations splendides de l'U.R.S.S., semblent encore singulièrement timides : qu'on s'informe des rapports qui se nouent actuellement en Chine entre les intellectuels et les travailleurs de la production et l'on verra bien que Kasler (p. 70) a beau s'en émerveiller, empêtrés de technicisme et d'économisme comme ils se présentent dans cette page, ils ne peuvent pas approcher, même de loin, les réalisations exemplaires de la Chine en ce domaine. Je pense que j'ai bien

le droit de dire que je l'ai vu puisque Roland Leroy accorde à Kasler ce même droit. Il est vrai que moi je ne suis pas, comme il est, « bien connue pour n'être pas communiste ». Alors, peut-on me croire ?

Donc la Révolution culturelle chinoise est « la caricature de celle de Lénine ». Pourquoi ? « parce que (p. 100) la Révolution culturelle socialiste n'implique pas le rejet de l'héritage culturel et l'arrêt du développement culturel ». Et voilà ! C'est clair ! Ne demandez surtout pas à Roland Leroy d'où il a pris que les communistes chinois rejettent le passé et ont arrêté le développement culturel : pour lui, c'est évident : pourquoi donnerait-il ses sources ? C'est évident parce que « c'est une révolte nihiliste et étriquée — révolte petite-bourgeoise que prône la soi-disante (sic : ce « e » n'est pas de moi. C'est une coquille du typo des Editeurs français réunis ou une application des théories « populaires » de M. Cohen) — à l'image de la Révolution culturelle maoïste » (p. 26). Rien à dire sur ce point : affirmations gratuites qui ne démontrent rien sinon l'ignorance totale de Roland Leroy quant au sens de la Révolution culturelle chinoise, au mieux. Au pire, la volonté de fausser ce sens pour faire passer sa thèse (la thèse soviétique aussi). « Après avoir pendant cinquante ans peint la classe ouvrière comme la canaille mettant le feu à la culture et à la morale (souligné par moi) et n'ayant pu empêcher que se forgent dans l'action militante des communistes et dans la réalité des pays socialistes une culture et une morale révolutionnaires visibles pour des millions et des millions d'hommes, la bourgeoisie voudrait bien voir retourner les prolétaires dans un ghetto. » Eh bien oui : la bourgeoisie a peint la classe ouvrière comme la canaille qui mettait le feu à la culture, c'est-à-dire sa propre culture, Roland Leroy, à la morale, c'est-à-dire à sa morale. Et elle continue aujourd'hui en attaquant la classe ouvrière chinoise qui continue précisément à attaquer la culture et la morale de cette façon-là. Comment ne pas s'en réjouir au lieu de gémir que des insensés viennent ramener la crainte dans les cœurs bourgeois au moment même qu'elle aurait pu s'apaiser ? Au moment même qu'elle s'apaisait, au moment même où la cultu-

re et la morale révolutionnaires « retournaient dans le ghetto ». Car c'est bien cela le ghetto, lorsque *la culture* (bourgeoise) reste *la culture* et la morale bourgeoise *la morale*, qu'elles ne s'entrouvrent aux travailleurs que juste pour la quantité assimilable sans risque pour elles, c'est ce qui se passe chez nous et non pas lorsque tous les domaines de l'art, de la littérature, de la philosophie et de la science sont occupés, envahis par les masses prolétariennes, ce qui est exactement ce qui se passe en Chine actuellement, ce qui fait rêver non sans de bonnes raisons ces « gauchistes » (définis tels par vous) qui regardent là-bas comme les communistes de 1920 regardaient vers Moscou (et ils se moquaient pas mal, les jeunes d'alors, qu'on vienne crier à leurs oreilles que cette canaille mettait le feu à *la culture* et à *la morale*). La « contre-culture » dont vous parlez, Roland Leroy, c'est celle qui refuse, en effet, *la culture* que vous encensez sans distinguer ce qu'elle contient, obligatoirement, de bourgeois, détail que vous escamotez dans la notion d' « héritage », dans celle de « valeur démocratique » et de bien national. Si vous prétendez que les Chinois « rompent avec tout héritage et toute valeur démocratique », personne de sérieux ne peut vous croire sérieux, qui sait bien que c'est le contraire même de ce qui se passe en Chine, où l'on est en train de procéder à la réévaluation critique du passé (et d'ailleurs de l'apport occidental) à la lumière du matérialisme dialectique et que c'est une image d'Epinal *ad usum* des bourgeois, les flambées de livres des gardes rouges. Pour ce qui suit, je vous renvoie aux textes du Forum de l'an'an : il faudra bien à la fin que vous lisiez si vous ne voulez pas rester en dernier. Il s'agit bien, en effet, d'étendre la culture à la base, jusqu'aux masses « du prolétariat le plus exploité », elles, comme vous le dites admirablement « qui sont les plus soumises à l'idéologie et à la morale bourgeoise parce que leur extrême misère les empêche dans leur masse de participer à la lutte du mouvement ouvrier révolutionnaire », mais à cette divergence des d'avec vous qu'il ne s'agit pas de donner (puisqu'il justement elle l'a là !) *la culture*, la sous-culture/ghetto

ou la haute culture/promotion sociale qui conserve l'oppression bourgeoise, mais *sa culture*, cette arme qui lui donne la force de « participer à la lutte du mouvement ouvrier révolutionnaire, pour la formation d'une morale nouvelle » oui, *sa morale*. Et je laisse sciemment tomber le milieu de votre phrase « pour la réappropriation du démocratisme bourgeois le plus avancé » parce que justement je suis de ceux qui ne voient pas de continuité entre ce démocratisme avancé et la morale révolutionnaire ; c'est là sans aucun doute que gît le lièvre... La suite de votre discours (p. 26 toujours) nous éclaire assez sur ce point. En somme, le responsable du P.C.F. aux questions des intellectuels considère que c'est la bourgeoisie qui détient *la culture* et la démocratie et qu'il suffit de se les approprier. Refuser *la culture*, la morale, la démocratie bourgeoises, dénoncer leur humanisme sans classe, c'est faire de la « contre-culture », faire une « réaction culturelle ». Avant, dit Roland Leroy, il y avait la « culture précapitaliste », pauvre, grossière et... « rurale » (1). Dieu merci, l'ère capitaliste nous en a sortis, à l'exception de quelques arriérés que leur extrême misère empêche « d'accéder au savoir », de se « réapproprier le démocratisme bourgeois le plus avancé ». Maintenant, grâce au capitalisme, il y a la culture, la vraie culture, la culture pour tous, la culture « acquise de la classe ouvrière ». Et d'ajouter pour que surtout on n'aille pas croire qu'il oublie quelque chose d'essentiel : « en somme l'idéologie de la classe ouvrière » (puisqu'elle est « constituée à partir des éléments techniques les plus avancés et de la conceptualisation la plus élevée des processus naturels et sociaux »). On croit rêver : Roland Leroy accepte comme telle la supériorité de la classe bourgeoise et, partant, *sa culture*. Loin de voir que celle-ci constitue un obstacle objectif à l'initiative des masses — culturel et politique, c'est la même chose — il ne pense qu'à la diffuser telle qu'elle, comme le plus grand bien, l'héritage national et même l'héritage international de la classe ouvrière. Comme c'est simple ! Il ne fallait qu'y penser. L'analyse qui suit, de la révolution culturelle selon Lénine, suggère les mêmes remarques : elle est juste si l'on peut être sûr que

Roland Leroy pense « prolétarienne » chaque fois qu'il dit « la » culture, qu'il n'y introduit pas en fraude tout autre chose. Mais il semble bien au contraire que l'essentiel de sa position se résume par cette phrase jetée au milieu d'une page : (32) : « Parce qu'elle est une politique de classe, la politique culturelle du Parti communiste français s'efforce donc (souligné par moi) d'être une politique d'alliance, une politique humaniste, une politique nationale ». Ce qu'il fallait démontrer.

— 0 —

Quitte à reconnaître en principe et au passage l'importance de la lutte idéologique que peuvent mener les intellectuels, il est bien évident d'après *La culture au présent* que l'essentiel de leur action, s'ils sont sages et très peu « gauchistes », ce sera de lutter aux côtés de la classe ouvrière pour « s'approprier le démocratisation avancé de la bourgeoisie ». Stil le reconnaît bien dans *l'Humanité* du 26 octobre 1972, quand il dit qu'il est surtout question de « problèmes de budget et d'équipement », d'intervention à l'Assemblée nationale, de la perspective du socialisme. Mais en attendant ces réalisations ? La culture au présent, la culture qui se fait « telle qu'elle résulte de son enrichissement constant » (p. 136), dans une parfaite « liberté » de « création », celle que le P.C.F. soutient en se battant contre les deux fronts, « contre l'obligation d'être politique », « contre l'interdiction de l'être ». Jonglant avec le mot « liberté » sans tenir compte du fait qu'il n'est qu'un sac où l'on peut fourrer les pires choses, il l'offre aux « créateurs » dans le cadre de sa « politique d'alliance, humaniste et nationale » et tout le monde est content parce que tout le monde il est gentil ». Le grand mouvement populaire de mai 1968, « comme dit M. Marchais (p. 9) — et ça fait vraiment plaisir — a montré l'ampleur des changements nécessaires ». Mais tant qu'il n'y aura pas eu en France ces « transformations », ces « profondes réformes » (p. 9), il n'y aura rien à faire pour ouvrir la culture aux ouvriers. Contrairement à Brecht, à Gramsci (je n'ose pas parler de Luxun, on me croirait de parti-pris — et de Mao encore moins !). Roland Leroy et les siens ren-

voient l'action de la littérature et le rôle de l'idéologie à la période d'après la révolution — pardon : d'après la « transformation/profonde réforme ». Pourtant (p. 10) l'alliance des intellectuels et des ouvriers est « une affaire capitale », pourtant (p. 24) on cite Engels qui ne sous-estimait pas les luttes « dans les cerveaux », mais ce sont des rêveurs ce qui pensent ouvrir une brèche dans la forteresse bourgeoise. Comme « la baguette gauchiste » (p. 136) ne peut pas rendre possible « que les grandes masses de notre pays accèdent aux formes les plus difficile de la culture », on remet à la Saint-Glinglin l'apparition d'un théâtre démocratique (à la Super-Glinglin le théâtre prolétaire ?). Mais quand on aura « instauré la démocratie avancée »... « ce régime profondément novateur dans tous les domaines en nationalisant progressivement les grands monopoles capitalistes entreprendra cette transformation décisive des rapports sociaux sans laquelle il ne saurait y avoir de société fraternelle et juste »... Il n'y aura pas de « révolution culturelle vraie », comme en U.R.S.S., et même d'action culturelle en faveur du prolétariat que sous un autre gouvernement. Après Jean Vilar, Roland Leroy répète : « Ce n'est pas le théâtre qui fera la révolution, c'est le contraire ». Nous retrouverons ici le procédé confortable qui consiste à se donner raison contre des imbéciles. S'il pouvait y avoir des gens qui croient que « le théâtre fera la révolution ». (Mais qui ? Brecht par exemple, de la même façon, sans doute, dont Althusser est censé nier l'humanisme du marxisme ?), ça fait singulièrement briller le bon sens de ceux comme Jean Vilar et Roland Leroy qui comptent sur la révolution pour changer le théâtre. Auxquels je voudrais rappeler ceci :

1° Si l'on admet (aucun marxiste n'ose le nier, même Roland Leroy) qu'il n'y a pas de littérature sans caractère de classe, si soigneusement qu'il se dissimule, il n'y a pas de littérature qui ne joue son rôle dans la lutte pour ou contre les intérêts du prolétariat. *Qu'on le veuille ou non*, tout art et toute littérature éclaire ou obscurcit les raisons de cette lutte, l'encourage ou la freine. Dire qu'on s'occupera de la révolution de l'idéologie après la révolution (ou

l'évolution) économique et politique, c'est nier l'action en retour de la superstructure sur la structure (laissons la « surdétermination » althussérienne, « concept frauduleux » refusé à Argeteuii), c'est penser en prémarxiste. Cela pour la théorie. Dans la pratique, c'est se croiser les bras en attendant que le monde évolue tout seul comme si l'homme n'en faisait pas partie. C'est plus que se croiser les bras : c'est déblayer le terrain pour que l'ennemi de classe s'y installe, ramasse l'arme dédaignée et la retourne contre ceux qui croient encore que ce n'est pas une arme. Luxun encore : « Vous nous accusez de mettre à la littérature le carcan de la politique. Mais comment pourrions-nous le lui mettre puisqu'elle le porte de nature ? » On ne peut pas attendre de faire de la littérature politique, on ne peut seulement attendre de faire que la politique faite par la littérature, soit une bonne politique.

2° Si demain, lorsque la révolution (ou l'évolution pacifique) des structures sera réalisée, il se trouve encore des Roland Leroy pour considérer que ça suffit comme ça puisque « la révolution fait le théâtre », pour hurler au scandale, tels leurs homologues chinois d'avant la Révolution culturelle, contre toute tentative de faire aussi la révolution des superstructures, qui rêvent aveuglément l'héritage national, plus soucieux selon le mot de Luxun « de le sauver » que de permettre que nous soyons sauvés par lui, s'il ne se lève pas de vrais écrivains marxistes dans la poésie (des He Jingzhi), dans la critique (des Li Xifan), dans la théorie (des Yao Wenyuan) pour s'opposer de toutes leurs forces à la survivance de « la culture au présent », pour se mettre délibérément au service de la nouvelle classe dominante afin de l'aider à consolider sa dictature, à créer sa littérature et sa morale, à s'emparer massivement du matérialisme dialectique, que se passera-t-il ? Nous le savons, n'est-ce pas ? ou cette ligne à la Roland Leroy triomphera et il n'y aura toujours rien de changé, ni pour les prolétaires « incapables d'accéder au plus haut niveau de la culture », ni pour les « créateurs » heureux d'avoir conservé leur « liberté ».

Ou bien les masses elles-mêmes se dresseront contre les vieux fantômes,

aux côtés des intellectuels qui les servent vraiment, et leur culture ne sera pas un « ersatz » (p. 106) cuisiné par la bourgeoisie à côté des produits de premier choix à soi-même destinés, mais, d'abord rudes et maladroits peut-être, oui, les produits de santé dont elle a besoin pour fortifier son pouvoir des produits sans poison dont la qualité s'élèvera de jour en jour, parce que ça n'a jamais été un monopole bourgeois.

—o—

Que ce ne soit pas là ce que les travailleurs français désirent actuellement (ce n'est pas moi qui le dis mais Roland Leroy aux animateurs de Villeurbanne, (p. 106), que le public d'Aubervilliers préfère aux pièces politiques qui secrètent l'ennui un théâtre qui lui « élève l'âme », qu'est-ce que cela prouve ? Rien, sinon qu'il y a beaucoup à faire pour lutter contre l'endorlottement bourgeois, et que ce ne sont pas les Roland Leroy et les Rallite qui y aideront. *La Culture au présent* ramène à plusieurs reprises le slogan bourgeois qui oppose la politique et le plaisir. Les « surpolitisés » veulent priver les ouvriers de ce plaisir (p. 132) ! « Certains (oh ! dites-nous qui, Roland Leroy !) estiment que le plaisir et le divertissement seraient un obstacle à la prise de conscience politique et relèveraient d'aspirations plus ou moins avouables... tant que la révolution ne serait pas accomplie » (p. 174). Les imbéciles ! et comme on comprend mieux ensuite le désir généreux de Roland Leroy qui fait du plaisir, lui, « un besoin humain » dont la satisfaction légitime modifie la conscience et l'élève, sans aucun doute, sans référence à une ligne politique, sans se commettre avec un caractère de classe... C'est pourquoi aussi *l'Humanité-dimanche* (*l'Humanité*, 16-12-72) se veut un journal « distractif » (sic). Je pense que cela veut dire, comme ci-dessus, qui « divertit », qui fait diversion aux soucis, aux peines, au travail quotidien, lesquels ont, eux, un caractère de classe qu'on ne peut malheureusement dissimuler.

Etant donné la rupture du plaisir et de la politique, étant donné la spécificité des tâches d'animateurs culturels et celles des responsables politiques, Roland Leroy rappelle (p. 106) aux premiers qu'ils sont « compétents pour faire

œuvre de culture en leur domaine », c'est-à-dire « gagner à leurs activités un public aussi large que possible », mais qu'ils se gardent de croire qu'ils sont « compétents pour les fonctions de leaders politiques ». Nous y voici : que le cordonnier ne juge pas au-dessus de la chaussure. Que le balayeur balaie et que la cuisinière reste dans sa cuisine (Lénine, à quoi pensiez-vous ?). Luxun est un écrivain, disait Liou Shaoqi, « ce n'est pas une tête politique ». A Argenteuil (*op. cit.*, p. 84), Fajon rappelait aux camarades-philosophes que la responsabilité de la théorie « incombe au Parti et en particulier au Comité central ». A chacun selon ses capacités, à chacun selon son cerveau et la ligne pure du marxisme est bien gardée. En Chine aussi, justement Liou Shaoqi avait décidé que les producteurs n'avaient qu'à produire et les écrivains écrire et les dirigeants diriger. Et voilà que toutes dignes rompues, un beau matin, le peuple ouvrier et paysan déferle sur les domaines interdits, organise ses propres forces, ébauche sa propre culture, érige sa propre pensée. Un tel exemple, comment ne ferait-il pas frémir tous ceux qui dans le monde essaient désespérément de conserver entre leurs mains les leviers du pouvoir, fût-ce au nom des masses et pour elles ? Comment ne seraient-ils pas, libéraux à l'égard des « créateurs libres » et des partisans du juste milieu, d'une sévérité impitoyable pour des intellectuels « sur-politisés » qui se mêlent de ce qui ne les regardent pas, en rappelant hors de propos qu'il n'y a pas d'art, pas de morale, pas d'humanisme sans classe ? Toutes les indulgences, tous les dialogues, tous les compromis du genre d'Argenteuil (« au sens honorable dû mot », Aragon disait), c'est pour les autres, mais pas pour eux. A Argenteuil, on avoue l'horreur des divergences. On appelle à les « réduire », à « calmer les luttes », de la peur du qu'en dira-t-on qui peut gêner « le fonctionnement du Parti ». Malheur à qui refuse le principe qu'il faut « laver son linge sale en famille » (et qui accepterait pourtant de l'y laver si c'était possible). Quand on parle de « confrontation », de « dialogue », de « contacts réels », d'« échanges vrais », c'est, remarquez-le, dans *La Culture au présent* comme à Argenteuil,

toujours avec les « non-communistes ». Pour quand le dialogue avec les communistes ?

Roland Leroy nous a répondu (p. 125) : les conditions du dialogue ne sont pas réalisées : « Pour qu'il y ait dialogue, il faut qu'existent les conditions. Confronter la politique du Parti et sa théorie à d'autres opinions, cela suppose évidemment d'abord d'exprimer la politique et la théorie du Parti lui-même ». Mais si c'est avec cette politique et cette théorie qu'ils ne sont pas d'accord les communistes, en-dehors ou au-dedans du Parti ? Si c'est avant la définition de cette ligne et de cette théorie qu'ils souhaitent le dialogue ? Le cas n'est pas prévu. Ou plutôt si : ils ont la liberté de quitter le Parti : « A ceux, peu nombreux (qui visent à atteindre l'unité du Parti, à remettre en cause ses principes théoriques, idéologiques, politiques et d'organisation), je pense que leurs cellules rappelleront que nous n'avons jamais obligé personne à être membre du Parti, etc... ».

« Le comité d'Argenteuil, dit Roland Leroy, n'est ni l'auberge espagnole ni le petit livre rouge. » Je dirais plutôt que c'est l'auberge espagnole où tout le monde peut apporter et prendre ce qu'il veut, *sauf le petit livre rouge*. C'est le libéralisme total sauf pour les principes d'un marxisme rigoureux. Comme à la fête de l'*Huma* où l'on pouvait tout acheter — absolument tout — sauf *De la Chine*, que Roland Leroy lui-même fit retirer du stand des éditions du Seuil, sans doute parce que selon le mot de Goethe, repris par Roland Leroy, « rien n'est moins libéral qu'une idée juste ».

— 0 —

Roland Leroy conjugue la culture « au présent ». Il a raison si l'on pense, comme c'est mon cas et celui de tous ceux qui ont un jour refusé de réciter le par cœur des bons élèves, que cette culture-là, non pas *la* culture mais une certaine culture et pour être plus précis, celle de la classe dirigeante des années 70 en France, ne saurait avoir de futur. Qu'un haut responsable du Parti « communiste » français ait laissé se perdre aussi totalement le point de vue de pages qui recouvrent cinq années et classe dans ces deux cent cinquante

soulignent la permanence de la ligne, on pourrait s'en consoler en lisant *La Culture au présent* comme les cogitations d'un théoricien compétent, orienté certes, mais qui sait tout de même de quoi il parle. Il n'en est rien. *La Culture au présent* est un de ces produits hybrides assez habituels en ce milieu qui n'offre ni les qualités d'une véritable réflexion intellectuelle ni pour autant quelque chose de la saine vision du bon sens ouvrier. Rien de bien neuf là-dedans me dira-t-on, m'a-t-on déjà dit. Il est vrai, tout le monde sait cela et ne prend plus la peine de s'en offusquer. Tout le monde, oui, sauf les ouvriers du P.C.F. qui ne lisent pas *La Culture au présent* puisque tous ces beaux discours s'adressent aux seuls intellectuels, puisque pour une culture démocratique et

a fortiori prolétarienne (mais je ne crois pas avoir rencontré le mot), il faut attendre la réalisation du Programme commun. Sauf aussi, probablement, les intellectuels du P.C.F. qui ne lisent pas non plus, il faut croire, *La Culture au présent*. S'ils la lisaient, en effet, comment supporteraient-ils que s'étale avec tant de ronronnante suffisance, que soit commentée, que soit diffusée extra muros une telle pauvreté de leur responsable, laquelle ne peut manquer de les ridiculiser tous ? On me félicitera, je pense, si je me suis donné tout ce mal de lire et d'analyser *La Culture au présent*, c'est pour qu'ils la lisent, eux. Je les assure fraternellement qu'elle en vaut la peine.

Michèle LOI  
(février 1973).